

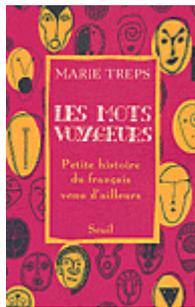
Des livres

Olivier Milhaud

26 janvier 2005

Compte-rendu de lecture **Les mots voyageurs, petite histoire du français venu d'ailleurs** (Marie Treps)

Marie Treps, *Les mots voyageurs, petite histoire du français venu d'ailleurs*, Le Seuil, Paris, 2003.



Ce livre est une petite merveille. Un tour du monde en 360 pages, en suivant les voyages de ces mots que l'on dit français mais qui nous viennent parfois de bien loin, et dont les tours et les détours surprennent, dont les histoires, graves ou rocambolesques, nous font aller d'un pays à l'autre, des confins des cartes aux contrées voisines de la France. Tout à la fois, livre d'histoire, livre de géographie, livre d'étymologies d'ici et d'ailleurs, *Les mots voyageurs* forme avant tout un livre de voyage à travers la langue française, une exploitation fort géographique du *Dictionnaire historique de la langue française*.

Puisque tout un chacun voyage rien qu'en parlant français, Marie Treps se demande en introduction de l'ouvrage : « sommes nous tous polyglottes ? » Nul ne peut décrire un paysage sans utiliser des mots néerlandais ou scandinaves, manger du chocolat ou des tomates sans utiliser ces mots qui nous viennent des Aztèques, faire du sport ou se vêtir sans parler un brin anglais, ou bien deviser sur les banques ou la musique sans se découvrir italianisant. Ces mots venus d'ailleurs, avec les contacts culturels qui les accompagnent, font de notre langue un langage assurément *vivant*. Mais au-delà de la réflexion strictement linguistique, avec des pages inspirées sur l'hospitalité langagière et l'identité métisse de notre propre langue, Marie Treps nous invite aussi à pénétrer dans toute notre géohistoire via les mots les plus quotidiens et les plus anodins. Puisque le commerce médiéval s'organisait entre le bassin méditerranéen et la mer du Nord, grâce à l'intermédiaire des ports italiens, ne soyons pas surpris de voir la plupart des mots français hérités du Moyen Age puiser à ces trois sources, arabe, italienne et néerlandaise. Les Grandes Découvertes de nos voisins ibériques nous transmettent des mots exotiques qui accompagnent ces réalités nouvelles que l'on appelle avocat, goyave, ouragan, cacao ou caïman. Tout cela avant que la fascination pour la démocratie britannique puis pour le mode de vie américain anglicise quelque peu notre langue (amendement, budget, jury, film, supermarché ou management).

La tentation du protectionnisme linguistique, agitée jadis à la Renaissance face à la vague italianisante, ou de nos jours face aux mots anglais et américains, apparaît bien curieuse et

inutile. Comme l'affirme Marie Treppe, on ne peut reconduire les mots à la frontière. L'assimilation linguistique est une machine trop efficace pour être entravée : tous ces mots venus d'ailleurs, on les adopte, on les adapte, on les répète, on les transforme parfois quant au son et quant au sens, on les fait nôtres. Et la lecture des *Mots voyageurs* nous permet de creuser derrière leurs apparences anodines pour découvrir toute une géographie culturelle du rapport à l'autre. Prenez le mot *building*, conservé en l'état en français, avec son orthographe et sa sonorité américaines. Savez-vous qu'il désigne outre-atlantique n'importe quel type de bâtiment, alors qu'en français on pense immédiatement au gratte-ciel dès qu'on entend le mot ? C'est toute notre vision de la culture et du paysage américains qui est conservée à travers l'écriture à l'anglaise du mot.

Le livre est remarquablement conçu en six voyages géo-historiques (un index par voyage à la fin du livre permet du reste de mieux chercher parmi les 1823 mots du vocabulaire courant qui vous intéressent). De courts récits en fin de chapitre intègrent des mots venus de la région considérée. Le premier voyage, celui de l'Orient, nous guide vers les mots arabes, hébreux, sanskrits, persans, turcs, grecs et maghrébins, en empruntant le chemin du savoir (de algèbre à zéro) et des religions (cabale, samedi ou paradis), celui du commerce (coton, abricot, sucre, tulipe...) et celui de la culture (bazar, caravane, tapis ou hammam). Le deuxième voyage nous mène vers les mers du Nord à travers les mots néerlandais et scandinaves qui nous permettent de décrire les paysages aménagés ou non (havre, crique, vague, banquise, polder, dock, boulevard), les poissons comme les bateaux, les maisons comme les ustensiles (de bidon à ramequin), la bière comme la drogue. Ce sont les peuples marins, ceux qui croient aux *elfes* et aux *sagas* que l'on découvre. Le troisième voyage nous mène en Europe médiane, avec ses mots allemands, slaves et hongrois, où le vocabulaire guerrier (sabre, cravate !, képi) côtoie des mots plus pittoresques (chenapan ou trinquer). Les mots savants et techniques ne sont pas en reste (de chromosome à mazout), sans parler des paysages de taïga, de la vodka ou de la choucroute ! Le quatrième voyage nous emmène loin, au-delà des Pyrénées et aux confins des cartes, avec des mots espagnols, portugais, amérindiens, africains et asiatiques. Certains de ces mots ont été légués par les conquêtes arabes médiévales dans la péninsule ibérique, d'autres servaient à apprivoiser l'inconnu du nouveau monde, et tout cela ne s'est pas fait sans méprises et déformations (cannibale étant un cas d'espèce !). Le cinquième voyage se fait au-delà des Alpes et en Méditerranée, avec tous ces mots italiens que le français accueille. L'Italie nous a ouvert les portes de l'Orient et son commerce nous a rapporté riz, lavande, ou caviar. Mais le système bancaire (de banqueroute à faillite) et les guerres (canon, cartouche, contrebande et citadelle) ont aussi contribué à faire voyager ces mots méditerranéens. Sans parler de tous les aménagements urbains (balcon, campanile, appartement, villa), des arts italiens musicaux et picturaux, et du sens de la fête des citadins. Le dernier voyage nous mène outre-Manche et outre-atlantique avec les mots anglais et américains, arrivés plus récemment. On retrouve de nombreux allers-retours entre le français et l'anglais, mais aussi des traductions littérales (tour-opérateurs) et des transmissions de mots venus des colonies britanniques (du boomerang australien aux igloos esquimaux). Le vocabulaire politique a voyagé depuis les révolutions, celui des affaires a suivi avec l'industrialisation, celui du sport et des spectacles n'ont cessé de circuler. Sans parler des mots urbains (halls, squares et tramways), du tourisme, de la nature, de la vie moderne, ou de la cuisine (du sandwich au ketchup et au bifteck). Reste alors un ultime chapitre, « en marge des grands flux », avec des mots marginaux, qui n'ont pas pris les routes habituelles, et où l'on s'étonne de retrouver, autour de mots chinois et japonais, des mots canadiens, antillais, africains, des mots de nombre de nos anciennes colonies (manitou, bamboula, vahiné, tam-tam). La colonisation française était surtout militaire et administrative et pas assez commerciale pour rapporter, avec des choses nouvelles, des mots nouveaux. Avant sa bibliographie sommaire, Marie Treppe

nous rappelle que ces mots venus de loin ouvrent notre imaginaire à la différence, ils « nous font rêver, ils nous rappellent qu'ailleurs existe », que l'autre existe. Belle leçon de géographie comme pédagogie du monde, de l'autre et de l'ailleurs.

Au final, un livre agréable, enrichissant, parfois pas assez littéraire ou dont la problématique géographique reste à creuser, mais si souvent exotique alors même qu'on voyage au sein du français courant. Il nous fait parler notre langue différemment, en pensant à tous ces mots venus du proche ou du lointain, qui vont et viennent, impossibles à enfermer tant leurs parcours sont infinis. Ne craignez pas de perdre la boussole en lisant ce livre. Marie Treppe est une excellente guide dans ces voyages et elle évite les mots trop savants ou ésotériques. D'ailleurs, elle vous apprendra justement qu'à propos de boussole, le mot comme la chose sont venus de très loin. Les Chinois ont découvert que l'aiguille aimantée indiquait le nord, les Arabes leur ont appris qu'on pouvait naviguer avec un tel instrument, et les Italiens ont pensé à la mettre dans une petite boîte, bussola, pour mieux la transporter et mieux voyager jusqu'aux rivages du français. Le goût de l'autre et de l'ailleurs vous restera sur les lèvres en fin de lecture d'un tel ouvrage. Alors bon voyage et ramenez nous de votre périple quelques bons mots en souvenir.

Compte-rendu : Olivier Milhaud

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net